

Le corps déchiré d'Orphée

Pasolini

... Gérard Joulé, *Epalinges*

Alberto Garlini,
Un sacrifice italien,
Christian Bourgeois,
Paris 2008, 606 p.

René de Ceccatty,
Sur Pier Paolo Pasolini,
du Rocher, Monaco
2005, 296 p.

Bertrand Levergeois,
*Pasolini, l'alphabet
du refus,* du Félin,
Paris 2005, 248 p.

Le ciel est la proie des violents ; l'enfer vomit les tièdes ; qui perd son âme la sauvera et qui veut la sauver la perdra. Il faut toujours avoir ces vérités présentes à l'esprit quand on parle des poètes. Rimbaud voulait sortir du christianisme pour redevenir païen, mais il n'y arriva pas. Nerval voulait ressusciter les anciens dieux et son âme ploya sous cette tâche ; le fossé était si profond entre le rêve et le réel qu'il se pendit rue de la Vieille-Lanterne, au cœur du vieux Paris, un soir glacé d'hiver.¹ Les surréalistes crurent pouvoir recueillir cet héritage nocturne que des chrétiens comme Claudel leur disputaient, mais aucun d'entre eux ne retrouva l'innocence perdue et la clé du paradis, et ils restèrent pour la plupart des littérateurs et des théoriciens, ce qui leur faisait le plus horreur au monde. Car comme disait Rimbaud : « La main à la plume vaut la main à la charrue » depuis que Richelieu avait interdit aux hommes de se servir de leur épée.

Pier Paolo Pasolini, lui, voulut être à la fois chrétien, poète et marxiste, c'est-à-dire bâtir la cité du Bien tout en restant dans la forêt du Mal de l'enfance et de l'innocence coupable. Tel fut son dilemme. Mais il s'aperçut bien vite que construire la cité marxiste du Bien, ce n'était pas autre chose que de construire la société de consommation, et

que les capitalistes bourgeois s'y entendaient encore mieux que les marxistes. Que leur cité aux uns et aux autres était en fait la même et qu'elle était fondée sur la destruction de la forêt du Mal (plus proche du Royaume des cieux que l'Eglise elle-même), de l'enfance et des particularismes.

Quand il fut convaincu qu'il n'y avait ni porte de sortie ni retour en arrière possible, il se laissa assassiner dans ce qui restait de zone et de sauvagerie aux alentours de Rome ; je dirais même, au risque de commettre un blasphème, qu'il se laissa « christiquement » assassiner et qu'il voulut sa mort comme le Christ avait voulu la sienne. Car sans la figure du Christ, la personne et l'œuvre de Pasolini sont incompréhensibles.

La poésie mise à mal

On dit communément que la poésie peut s'accommoder de tous les régimes, qu'elle peut fleurir en temps de guerre comme en temps de paix, sous un gouvernement despotique comme sous un gouvernement populaire. On peut toutefois se demander si la religion du tra-

1 • Voir Gérard Joulé, « L'épanchement du songe », in *choisir* n° 576, décembre 2007, pp. 30-33. (n.d.l.r.)

vail, qui à la Réforme s'est substituée à la religion des lys et de la vie contemplative ou guerrière, n'a pas été funeste à l'exercice et au rayonnement de la poésie, tant pour ceux qui la pratiquent que pour ceux qui la goûtent et s'en nourrissent.

La forêt du Mal dont je parle n'est pas une vaine allégorie. Elle est le *et ego in Arcadia* des poètes. Elle est leur cœur brûlant. Elle s'oppose à la cité du Bien comme l'enfance sauvage à l'âge adulte. Pasolini était pris entre la cité du Bien, qu'il tentait d'édifier avec ses amis les intellectuels marxistes, et la forêt du Mal où, à la tombée de la nuit, il allait chasser les garçons fraîchement arrivés des campagnes, afin de les chanter. Car il les célébrait comme Homère de son temps célébrait les rois et les dieux. Il n'y a rien à chanter dans la cité du Bien. Il n'y a que des parlottes d'intellectuels et d'hommes d'affaires, des gens qui achètent et qui vendent, des commerçants et des industriels, tous bien occupés à bétonner le monde et à l'embourgeoiser en l'abêtissant dans une société de jeux de cirque.

Pour vendre ses films, Pasolini dut faire le tapin et parler aux journalistes, jusqu'au jour où il s'aperçut que le monde bourgeois et le monde marxiste étaient une seule et même chose et que les prolétaires n'avaient qu'une faim, qui était de s'embourgeoiser et d'entrer le plus vite possible dans la société de consommation.

Ce qu'on trouvera donc dans les films, dans les poèmes et dans les écrits non théoriques de Pasolini, c'est ce qui a disparu du monde laïque bourgeois et rationalisé : le sacré, le sauvage et le sacrificiel. On trouvera chez lui des Médée qui empoisonnent leurs enfants, des Christ crucifiés et des Piétas. On trouvera chez ce garçon qui a quitté sa province et qui s'est intellectualisé à la

ville, tout le paradis perdu d'une piété populaire nourrie encore des atavismes ancestraux et durcis au feu intellectuel d'une conscience de classe, qui était en réalité la conscience d'un monde disparu, dont il avait une nostalgie aussi dévorante et aussi désespérée que celle que d'Annunzio pouvait nourrir pour la Rome des papes, des Borgia, des courtisanes, des palais et des jardins.

Obscène uniformisation

Tout ce qui est lié à Pasolini, à sa vie, à son œuvre est scandaleux et réclame le scandale, voire la colère ou la pitié divine, ou les deux. Ses *Écrits corsaires* et ses *Lettres luthériennes* sont un violent réquisitoire contre la société de consommation et les dégradations inéluctables qu'elle provoque ; une critique féroce de la mutation anthropologique des Italiens, si avancée, selon lui, qu'il était devenu impossible de distinguer à leur façon de s'habiller, contrairement à ce qu'il en était de son temps, un garçon de droite d'un garçon de gauche. L'un et l'autre étaient réduits à l'état de chose par le monde qui les avait produits, un monde dominé par le mythe de la violence, de l'immédiateté, et privé de la plus élémentaire pitié. L'obscène uniformisation était un état de fait.

« Moins on a de droits, écrit-il, et plus on est libre. Le véritable esclavage des Noirs en Amérique a commencé le jour où on leur a accordé les droits civils. La tolérance est la pire des répressions. C'est elle qui a provoqué la mode de la drogue, de la mort et de l'extrémisme. » Les plus faibles y tombent en se donnant des airs de champions. En réalité, ils n'ont été les champions que du plus impitoyable conformisme. La publicité a souillé les murs de nos villes. La société de spectacle a tué les âmes.

Recherche de la mort

Sa *Divine Mimesis*, livre inachevé, offre la description de ce que pourrait être sa mort. Le protagoniste, alter ego de Pier Paolo, y est tué à coups de bâton, alors qu'il essaie de réécrire les six premiers chants de *l'Enfer* de Dante. « Pierre II, pasteur et poète ! Puisque seul un poète peut savoir qu'il doit mourir ! Demain Nostradamus enregistrera l'un des cent millions d'actes qui préparent ton couronnement, ton martyre. »

Pasolini pensait que personne ne le pleurerait. Tout poète sait non seulement qu'il ne sera pas pleuré, qu'il ne le sera jamais pour ce qu'il est réellement, un monstre solitaire, mais il sait aussi toujours qu'il doit mourir, qu'il est à chaque seconde en train de perdre son sang, en train de perdre sa vie, en train de perdre son âme.

Tout poète sait qu'il sera déchiré, dévoré par les ménades, et s'il est en plus chrétien, il a devant les yeux le martyre de son Seigneur et de ses disciples. Et c'est cette mort que Pasolini recherchait dans ce qu'on ne sait plus comment

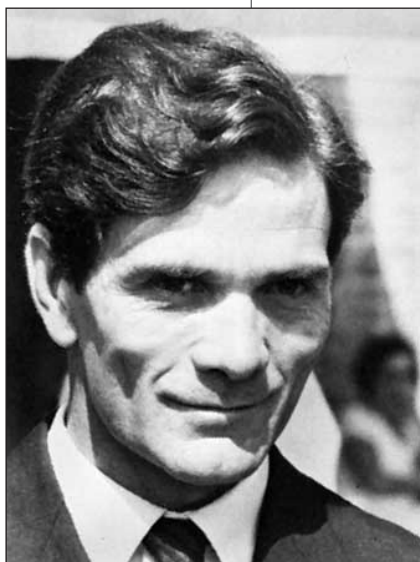
nommer aujourd'hui, sexe ou érotisme, mots qui ne signifient plus rien depuis que l'industrie et le commerce s'en sont emparés pour en faire un simulacre et un produit.

Dans une société où tout est interdit, on peut tout faire. Dans une société où tout est permis, on ne peut faire que ce qui est permis et qui l'est violemment, car ce qui est permis, c'est la société de consommation qui le produit. La perversion des temps modernes se produisit quand la société décida d'être tolérante. C'était aller contre la vocation de toute société qui est d'être répressive. Et si elle fut tolérante, c'était pour écouler ses marchandises, dont la première est le sexe. « La permissivité néo-capitaliste est destructrice, écrit Pasolini : mieux vaut les sociétés répressives en ce sens que la tolérance est la pire des répressions. Je ne crois pas qu'on puisse rien faire sur le plan politique aujourd'hui. Tout est piégé, tout est récupéré. La seule force contestatrice du présent est le passé. »

Il savait par ailleurs que son idée de l'homosexualité, proche de celle de Genêt ou de Proust, ne pourrait vivre dans une société laïcisée où la femme a ébranlé les valeurs traditionnelles ; elle ne pouvait vivre que dans une société machiste et phallocratique. Il proclamait par ailleurs, avec le sérieux de celui qui sait qu'on ne le croira pas car on se refuse à le croire aussi idiot, que la femme n'a pas d'âme ou qu'elle la perd dès qu'elle veut entrer en compétition avec l'homme dans le monde du travail et du pouvoir. Au XIX^e siècle Baudelaire, sur un plan théologique, avait tenu exactement le même langage.

La gauche, les communistes, ses propres amis, tout le monde abandonna ce fou. Les pharisiens et les Apôtres pensaient aussi que le Christ tenait des propos blasphématoires qui outrageaient, scandalisaient la saine raison. Nous sa-

Pasolini, 1964



vons que les prophéties de Pasolini étaient justes. Il est mort assassiné sur une plage près de Rome, du sable plein la bouche, les os de la face en bouillie. Qui vit par le sexe, périt par le sexe. Ce sexe qui était pour lui un instrument de vie et de mort. Le passé était passé, le présent invivable ; il ne pouvait pactiser avec lui ; la mort était l'unique sortie de secours depuis que le sentiment de sa jeunesse enfuie avait commencé de le tourmenter.

Pureté passée

En 1973, dans un compte rendu d'*Un po' di febbre* de Sandro Penna, Pier Paolo écrit : « Quel pays merveilleux était l'Italie pendant la période du fascisme et juste après ! La vie était telle qu'on l'avait connue enfant, et elle n'a plus changé depuis vingt, trente ans : je ne dis pas ses valeurs - c'est un mot trop élevé et trop idéologique pour ce que je veux simplement exprimer - mais les apparences semblaient douées du don de l'éternité : on pouvait croire passionnément dans la révolte et la révolution, puisque aussi bien cette merveilleuse chose qu'était la forme de la vie ne changerait pas. On pouvait se sentir héros de la mutation et de la nouveauté, parce qu'il y avait pour vous donner force et courage, la certitude que les villes, les hommes et les campagnes, dans leur aspect le plus profond et le plus beau, ne se modifieraient jamais : seules s'amélioreraient en toute justice leurs conditions économiques et culturelles, qui ne sont rien par rapport à la vérité préexistante qui, merveilleusement immuable, règle les regards, les gestes, les attitudes d'un homme ou d'un jeune garçon... Les gens portaient des vêtements frustes et pauvres (peu importait que les pantalons fussent rapiécés, il suf-

fisait qu'ils fussent propres et bien repassés) : les jeunes gens étaient tenus à l'écart par les adultes, qui éprouvaient devant eux presque un sentiment de honte pour leur impudente virilité naissante, bien qu'extraordinairement pleine de pudeur et de dignité... A travers ces villes à la forme intacte, aux frontières précisément délimitées avec la campagne, ils flânaient, en groupes, à pied ou en train : rien ne les attendait, et ils étaient disponibles. Ce qui les rendait purs, une sensualité naturelle qui restait miraculeusement saine, qui les rendait prêts à n'importe quelle aventure, sans rien perdre de leur droiture ni de leur innocence. Même les voleurs et les délinquants avaient une qualité merveilleuse : ils n'étaient jamais vulgaires. »

L'éros pasolinien s'était cristallisé autour de ces formes champêtres que la brutalité romaine, commerciale, intellectuelle, moderne avait flétries, les transformant en pratiques sado-masochistes. L'éros pasolinien restera pour toujours fixé à Rome, à ses fils du peuple les plus violents, les plus sauvages, indolents et fainéants.

Mais ces garçons, il ne les aimait pas, il s'en servait, il en fera un objet de récit, et les garçons ne l'aimeront pas non plus, ils ne le pleureront pas quand il mourra. Lui-même n'avait-il pas refusé d'assister à la mort de sa mère tant aimée.

C'est ainsi que dans *Versi del Testamento*, écrit en 1971, il justifiera poétiquement sa pratique de la drague liée à l'errance solitaire. Il voulait être seul, comme il disait, pour « trembler ». Car ce qui compte est l'inaccessible sainteté, et ce qui, seul, a de la valeur, est ce silence tellement plus réel que toute obéissance et que toute désobéissance.

G. J.